1re Année. — N° 10 QUINZE CENTIMES Dimanche 11 Avril 1869

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
LYON
Un an. . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.

LES ANNONCES
se traitent de gré à gré.

ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
Un an. . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.

ETRANGER
Un an. . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES
S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

LETTRE A UN ANCIEN CONSTITUANT

PAR UN ÉLECTEUR.

—

Mon cher concitoyen,

J'ai acheté l'autre jour, moyennant vingt sous, la brochure que vous venez de publier sous le titre de : *Lettre à un électeur par un ancien constituant*. Et laissez-moi vous dire tout de suite que vingt sous c'est trop cher. Sans doute l'impression est belle et le papier de première qualité, — mais considérez, mon cher concitoyen, que la masse des électeurs n'est pas riche, et qu'il eût fallu leur donner des conseils à meilleur marché. On dit que la moyenne des salaires en France est de dix-sept sous, à ce compte il manquerait à la moyenne des électeurs trois sous pour acquérir votre brochure, à la condition encore de ne rien manger ni boire vingt-quatre heures durant.

Vous voyez donc que vous avez exagéré les prix.

Cependant un citoyen serait mal venu à trop marchander lorsqu'il rencontre l'occasion de s'éclairer sur ses devoirs politiques, et je serais le premier, croyez-le bien, à conseiller aux électeurs une dépense de vingt sous, si votre petit livre leur fournissait un moyen certain de ne pas se tromper dans les élections prochaines, et de choisir à coup sûr le *bon candidat*.

Malheureusement, mon cher concitoyen, vous ne dites absolument rien que nous ne connaissions déjà, — ce que vous faites payer vingt sous on le trouve chaque jour pour trois sous dans le *Constitutionnel*, le *Peuple*, le *Pays*, la *Patrie*, — et écrit d'un meilleur style que le vôtre.

Vous n'avez en effet ni la correction de M. Baudrillart, ni l'entrain brillant de M. Clément Duvernois, ni la fougue et la gueule de M. Paul de Cassagnac, ni l'esprit de M. Robert Mitchell. Tout au plus pourriez-vous égaler M. Ernest Dréolle, et l'on ne m'étonnerait pas beaucoup en me disant que vous êtes avec lui lié de quelque amitié.

Durant les soixante-trois pages en effet qui composent votre livre à vingt sous, on ne rencontre qu'un long panégyrique des faits et gestes du second Empire : vous y apportez même une si grande naïveté, qu'il faudrait avoir le caractère mal fait pour en concevoir de l'humeur, tellement on voit que la besogne est de commande. Puis, comme conclusion, vous nous apprenez cette belle vérité que tous les bons citoyens doivent voter pour le candidat officiel.

La semaine dernière, mon cher ancien constituant, j'essayais de démontrer à cette place que voter pour le candidat officiel équivaut à ne pas voter du tout. Je ne veux pas, bien entendu, reprendre cette discussion qui vous intéresserait médiocrement, puisque vous pensez tout le contraire de moi; seulement, pour établir que vos arguments ne sont pas de première force, il me suffira de relever quelques grosses sottises que vous avez imprimées sur ce beau papier que vous savez.

Parlant des efforts de l'opposition pour faire élire ses candidats, vous dites page 57 :

> Tandis qu'elle (l'opposition) est puissamment organisée, qu'elle dispose de toutes les forces de la presse, qu'elle remplit les départements de ses agents électoraux et qu'elle enveloppe en quelque sorte le pays tout entier d'un réseau d'intrigues, de fausses nouvelles et de calomnies (vous n'êtes pas tendre, savez-vous, pour un ancien constituant), le gouvernement n'aurait pas le droit de *signaler* au patriotisme des électeurs les hommes dignes de leur confiance, et de *donner son concours* aux candidats que l'*opinion publique désigne* ?

Je trouve dans ces quelques lignes, mon cher concitoyen, trois naïvetés de premier ordre.

Signaler aux électeurs un candidat que l'opinion publique *désigne* est tout simplement de l'ouvrage de singe, — et lui prêter son concours est parfaitement inutile : car du moment que l'opinion publique le désigne, il n'a besoin du concours de personne. Le propre au contraire des candidatures officielles est d'être signalées par le gouvernement alors que l'opinion publique ne les *désigne pas*.

Exemple : M. Ernest Dréolle dans la Gironde, M. Clément Duvernois dans les Hautes-Alpes, et quelques chambellans par-ci, par-là. Autrement à quoi bon se déranger et mettre les préfets en campagne ?

Evidemment, en cet endroit, mon cher concitoyen, vous avez manqué de sens commun.

Passons à autre chose ; je trouve page 44 :

> L'intérêt du plus grand nombre a été la préoccupation constante de l'Empereur. Bien des intérêts jusqu'ici privilégiés se plaignent de ne pas être l'objet de faveurs spéciales, et se convertissent en hostilités ardentes. Les producteurs se lamentent d'être sacrifiés à la consommation, les officiers ministériels à la gratuité de la justice, etc., (l'énumération continue).

Vous voulez parler sans doute dans ces dernières lignes de la question des avoués qui se travaille depuis tantôt deux ans dans les bureaux des ministères. Mais vous semblez ne pas la comprendre du tout. — Les avoués ne se lamentent pas de la gratuité de la Justice, ils se lamentent tout uniment qu'on veuille leur prendre *pour rien* une chose qu'ils ont payée en beaux écus sonnant et trébuchant. Ils tiennent au Gouvernement ce raisonnement admirable de simplicité : sous l'empire de lois existantes et sanctionnées par vous, avec l'approbation *indispensable* de votre chancellerie, nous avons acheté et payé une charge cent mille francs. Il vous plaît de faire d'autres lois qui réduisent la valeur de cette charge à cinquante mille francs : à merveille, seulement remboursez-nous les cinquante mille francs que vous nous faites perdre. Expropriez-nous pour cause d'utilité publique, si cela est de votre goût, mais payez la valeur de ce que vous démolissez.

Est-ce que vous ne comprenez pas ça, mon cher concitoyen ?

Supposez qu'un commissaire s'empare

FEUILLETON DE LA MASCARADE

PORTRAITS POLITIQUES

—

L'Empereur d'Autriche.

Le deux décembre.....

— Ah ! vous voulez parler de Napoléon III ?

— Pas le moins du monde, et vous allez bien voir que non.

Le deux décembre mil huit cent... quarante-huit un vieil empereur fourbu, las des soucis du trône, succombait sous le fardeau des affaires publiques, et reconnaissant, chose rare, qu'il était impuissant à faire le bonheur de son peuple, Ferdinand Ier, pour l'appeler par son nom, se décidait à dire : — J'en ai assez ! et donnait sa démission à Olmutz en faveur de son neveu François-Joseph, jeune garçon de dix-huit ans.

Nommé Empereur d'Autriche, roi de Hongrie, de Bohème, etc., et appelé à gouverner trente-cinq millions de sujets à un âge où l'on rencontre souvent des difficultés pour se faire recevoir bachelier-ès-lettres, — le jeune François-Joseph s'empressa de revêtir un costume de uhlan, de tirer l'épée de son oncle, de passer des revues et de partir en guerre.

Justement l'occasion était bonne ; ces gueux de Hongrois se permettant de trouver qu'ils sauraient bien faire leurs affaires tout seuls venaient de se constituer en république sous la présidence de Kossuth, et c'était le cas de faire comprendre à ces fidèles sujets qu'aucun gouvernement ne pouvait leur procurer un bonheur de meilleure qualité que le gouvernement impérial d'Autriche.

Avec une perspicacité au-dessus de ses dix-huit ans, François-Joseph pensa que ses arguments n'auraient peut-être pas assez de persuasion pour convertir les Hongrois, et désireux de s'adjoindre les conseils d'un homme d'expérience, il s'adressa au papa Nicolas, empereur de toutes les Russies.

Nicolas Ier, heureux d'être agréable à son cousin, lui envoya incontinent cent mille Russes qui joints à une centaine de mille Autrichiens s'en allèrent prêcher les rebelles à coups de canon.

Les Hongrois sont des gens têtus, ils résistèrent de leur mieux, mais que faire devant deux cent mille soldats qui ne veulent pas autre chose que votre bonheur ? L'insurrection vaincue, — on traita le pays en province conquise, on brula un peu, on pilla, on tortura, on exécuta quelques mauvais républicains, — et les Hongrois virent bien que jamais ils n'avaient été si heureux que sous la domination autrichienne.

De retour dans sa capitale, François-Joseph s'occupa de la félicité de ses autres sujets, et vers la fin de l'année 1851 il abrogea la charte constitutionnelle accordée dans un mouvement de générosité ridicule, rétablit le gouvernement absolu, ordonna que les ministres ne seraient responsables que vis-à-vis de lui, confisqua la liberté de la presse...

— Décidément, vous voulez parler de Napoléon III.

— Encore un coup je vous dis que non.— Est-ce que nous avons en France quelque chose qui ressemble à cela ?

Je reprends. — Une fois ces sages mesures prises, comme personne ne disait plus rien, parce qu'il ne pouvait rien dire, François-Joseph jugea que son Œuvre était bon, et il songea à se marier.

— Toujours comme...

— Ah, mais lecteur, vous devenez agaçant, dites donc !

Traité en enfant gâté par la Fortune au commencement de son règne, François-Joseph a fait l'expérience que les batailles se suivent et ne se ressemblent pas.

Battu cinq fois de suite en Italie par les Français, une seule fois, mais une bonne, en Bohème par les Prussiens qu'il avait aidés pourtant à faire le bonheur des Holstinois, obligé d'abandonner la Lombardie et la Vénétie et de payer une quantité respectable de millions pour indemnité de guerre, l'empereur d'Autriche a dû comprendre qu'il ne suffit pas pour un souverain d'avoir des militaires, des militaires, encore des militaires, toujours des militaires, — et qu'il y a dans un gouvernement une meilleure besogne à faire que de passer sa jeunesse à crier : — *En avant arche !*

Aussi, après ces désastres successifs, François-Joseph a-t-il paru s'occuper de quelques réformes libérales plus propres à affermir son pouvoir que les cent mille Russes de l'ex-sergent-major Nicolas.

L'ancienne constitution Hongroise rétablie, les diètes particulières accordées à cette macédoine d'Etats qui composent l'empire Autrichien, la presse un peu moins bâillonnée, tout cela témoigne évidemment d'un retour à de meilleurs sentiments; — il est fâcheux seulement que pour opérer cette conversion il ait fallu le massacre de quatre ou cinq cent mille pauvres diables vêtus de bleu, de blanc, de rouge et de vert.

Mais les peuples qui sont de bons enfants oublient vite leurs morts, et aujourd'hui l'empereur François-Joseph, à qui on a pardonné ses *erreurs* de jeunesse, jouit d'une certaine sympathie parmi ses sujets, malgré les canonnades et les fusillades de 1849.

— Vous voulez dire de 1851 ?

— Au diable ! encore une fois, je m'occupe de l'empereur d'Autriche.

Physiquement, le descendant des Habsbourg est un beau cavalier qui porte avec cranerie et désinvolture aussi bien l'uniforme hongrois que l'uniforme autrichien, l'uniforme croate que l'uniforme tyrolien, et en le voyant sous l'habit militaire, on reconnait tout de suite que c'est un soldat.

Son séjour à Paris lors de la grrrande Exposition ne fut signalé par aucun incident particulier ; les Français regardèrent passer sans haine cet ami d'aujourd'hui contre lequel on n'avait pas, la veille, assez de canons rayés, et le vaincu de Solférino ne se livra contre nous à aucun acte d'hostilité autre que le massacre de cinq ou six cents perdrix, lièvres et lapins dans les tirés de Compiègne.

Pour cette fois seulement Napoléon III, très-habile tireur comme chacun sait, fut relegué au second plan, et en marque de courtoisie et de royale hospitalité, l'Empereur des Français laissa l'Empereur d'Autriche le distancer de trois bécasses.

L. LECLAIR.

un beau matin de tous les exemplaires de la lettre que vous vendez vingt sous chez les libraires et qu'il les distribue pour rien à travers les rues en disant : le Gouvernement veut établir la gratuité de la lecture ; ne pousseriez-vous pas des cris d'aigle pour demander qu'on vous payât auparavant : votre beau papier, votre belle impression et votre belle prose ?

Vous voyez bien que les officiers ministériels ont quelque raison honnête de se lamenter, et, de ce côté, vous prenez un mauvais chemin pour prouver la perfection du Gouvernement.

Continuons. Page 45 :

Le pays regorge de numéraires et les offres du dernier emprunt se sont élevés à plus de quinze milliards.

Je ne pensais pas, mon cher concitoyen, que vous vous seriez laissé aller à éditer cette niaiserie bonne tout au plus à attraper quelques députés de la majorité, et encore pas tous, les superfins seulement.

Vous ne savez donc pas qu'on chercherait inutilement dans toutes les poches de France et même de l'Europe quinze milliards de numéraire. Vous ne savez donc pas que si on a mis tant d'ardeur à courir au dernier emprunt, c'est à cause de la prime promise aux premiers arrivés. Vous ne savez donc pas qu'une masse de gens ont souscrit pour dix fois plus de rentes qu'ils n'avaient de capital, étant bien certains de subir une réduction, et que jamais, au grand jamais, ils n'auraient pu verser les espèces dans les caisses de l'Etat.

D'où il suit que vos fameux quinze milliards n'ont jamais existé que sur le papier, et que vous avez écrit une sottise.

Ce qu'il y a d'amusant chez vous, mon cher concitoyen, c'est un aplomb vainqueur qui ne se démonte jamais.

Qu'il s'agisse des finances, vous trouvez « que leur situation n'est certainement pas de nature à donner de l'inquiétude » pourtant vous reconnaissez que notre dette publique correspond à un capital de dix milliards ou dix mille millions, et vous n'ignorez pas que nos budgets s'augmentent tous les ans de quelques centaines de millions.

Qu'il s'agisse de la liberté de la Presse, vous affirmez que l'Empereur est allé *au-delà* du vœu public.

Qu'il s'agisse de l'armée, vous ne pouvez vous empêcher d'avouer « que cette loi tant calomniée est l'œuvre capitale de ce temps, puisque tout en diminuant les charges des citoyens (neuf ans au lieu de sept, douze cent mille hommes au lieu de cinq cent mille, vous avez une façon de calculer vraiment cocasse), elle assure mieux que les lois précédentes la défense nationale. »

Qu'il s'agisse des opérations industrielles, des établissements de crédit, vous n'hésitez pas à reconnaître « qu'ils ont emporté le pays vers les plus fécondes améliorations et donné à la France une prospérité inouïe. »

Sans doute ; mais la caisse des chemins de fer de M. Mirès, mais les obligations mexicaines, mais le Crédit mobilier, mais la société Immobilière ?

Enfin vous finissez sur cette belle phrase : « que cette malheureuse France était tombée si bas en 1848 que le nom seul, le nom *providentiel* de Napoléon a pu la sauver. »

Vous avez vraiment tort, mon cher concitoyen d'amener ici la Providence qui n'a rien à faire là dedans. Le nom de Napoléon n'est pas plus providentiel que celui d'Orléans. de Bourbon ou de Robespierre. Ce sont là de ces lieux communs faciles à dire et impossibles à prouver.

A votre compte la Providence seule aurait donné à la France la dynastie bonapartiste.

Hé bien, je vous assure que si son fondateur, Napoléon I, eût attendu au 18 brumaire que la Providence fît sauter les Cinq-Cents par les fenêtres, il eût attendu longtemps. Avouez qu'il a fallu y aller un peu de la baïonnette, qui est encore la meilleure raison pratique.

Sur quoi je finis, mon cher concitoyen, en vous répétant, comme je disais plus haut, que, pour les agnments et le style qu'on y trouve, votre brochure est trop chère à vingt sous.

Pour la rédaction :

E. B. LABAUME.

BONNES NOUVELLES

— M. Baroche a avoué à la Chambre que l'incident Séguier l'a beaucoup fait souffrir. Il a fallu tous les applaudissements de la majorité pour fermer cette blessure au cœur de son Excellence.

Cette sensibilité de M. le Garde des Sceaux l'honore et nous fait plaisir.

— La discussion du budget fait passer de mauvais quart-d'heures au Gouvernement. Ses ministres ont toutes les peines du monde à prouver qu'il est indispensable à notre bonheur de dépenser plus de deux milliards par an.

— Don Fernando de Portugal a décidément et carrément refusé la couronne d'Espagne et ses accessoire. Il n'y a guère plus en Europe qu'Isabelle de Bourbon à laquelle on n'ait pas offert ce trône. Qui sait si elle en voudrait encore ?

MAUVAISES NOUVELLES

— Quarante-deux députés sont actuellement en congé, c'est-à-dire un sur sept. Voilà des citoyens qui comprennent bien leur mandat et exercent un sérieux contrôle sur nos finances.

Naturellement ces quarante-deux appartiennent à la majorité.

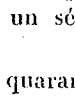
— Il paraît qu'on vient d'attenter à la vie du vice-roi d'Egypte. Aussi ce vice-souverain a-t-il l'intention de venir sous peu faire un voyage en France, — probablement pour voir la *Périchole*.

— Le Conseil général du Rhône s'est assemblé pour quelques instants, le temps d'accorder à MM. Mangini, membres dudit, deux millions de subvention pour le chemin de fer de Lyon à Montbrison.

En conséquence, on augmentera proportionnellement nos petits centimes additionnels l'année prochaine.

— Il n'est question d'aucun voyage du prince Napoléon. Les somnambules les plus lucides ne savent à quoi attribuer un séjour aussi prolongé de S. A. en France.

FAUSSES NOUVELLES



— On a jeté les bases d'une alliance offensive et défensive avec la république du Val d'Andorre, pour le cas d'un conflit avec la Prusse ; mais d'après les avant-dernières nouvelles, ce petit état ferait des manières pour traiter avec nous.

— Les dernières séances du Corps législatif ont été si orageuses que plusieurs députés de la majorité se sont enroués à crier : très bien — la clôture. En outre, on a été obligé de renouveler toute la provision des couteaux à papier.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE

Je n'ai jamais vu autant de gens décorés que cette semaine. Mardi et mercredi, il m'a été impossible de faire dix pas dans les rues sans me cogner à un ruban rouge ou à une rosette. D'où venaient toutes ces boutonnières fleuries ? Etaient-ce des candidats officiels en tournée électorale ou des messagers du printemps ? Je l'ignore, mais je ne pensais pas que notre bonne ville renfermât autant de membres de la célèbre Légion.

La première fois, j'ai supposé que comme les collégiens et les vieux de la Charité, les décorés avaient leur jour de sortie ; mais en les retrouvant le lendemain, j'ai reconnu que cette explication manquait de fondement, et je cherche encore pourquoi le *signe de l'honneur* est aussi abondant depuis quelques jours.

Un instant j'ai cru avoir la raison de cette exhibition.

Le *Journal officiel* nous ayant fait savoir que tous les députés de l'Ain sont absents de la Chambre actuellement, chaque fois qu'un ruban me donnait dans l'œil, je croyais apercevoir un de ces honorables représentants ; mais ces messieurs étant seulement au nombre de trois, il eût été impossible qu'ils se multipliassent à ce point.

Sur ces trois députés voisins, un, M. Bodin, a une raison légitime d'absence : — Mme Bodin venant de mourir ; mais les deux autres, MM. Le Hon et Girod, choisissent un singulier moment pour se mettre en vacances

Le Corps Législatif s'occupe de la plus rude besogne de la session ; on examine les comptes du gouvernement, on vote le budget, affaire sérieuse, s'il en est. — Crac, les députés de l'Ain en profitent pour se donner l'air. Très-malins, ces représentants, croyez-le. De cette façon, sans avoir fait de l'opposition au gouvernement, ils pourront se présenter devant leurs électeurs et leur dire : « Citoyens, ce budget excessif, qui pèse si lourdement sur nous, eh bien ! nous ne l'avons pas voté ! » Voilà un bon moyen de contenter tout le monde et M. Rouher.

Après cela, ces Messieurs, grands propriétaires, sont allés, peut-être, surveiller leurs récoltes, craignant l'influence de la lune rousse.

Il est difficile de faire sortir la vérité de son puits. A propos du fameux acquittement d'un journal de Clermont, accusé de manœuvres à l'intérieur au sujet de la souscription Baudin, M. Girot-Pouzol a énergiquement affirmé avoir entendu certaines paroles prononcées à la Cour de Riom.

Les ministres, qui n'étaient pas à l'audience, ont énergiquement nié. Il suffirait pourtant d'un mot de la part de notre nouveau procureur-général pour éclaircir ce point obscur, tellement obscur, que cette phrase a failli amener une provocation en duel entre M. Girot-Pouzol et M. Rouher.

Ce que nous avons peine à croire, malgré les renseignements donnés à cet égard par la presse parisienne.

Le progrès s'affirme tous les jours ; nous avons à present des Kiosques lumineux pour les marchands de journaux, comme à Paris.

Nous avions déjà une commission municipale — comme à Paris ; un gros budget, une grosse dette — comme à Paris ; des candélabres-réclames, comme à Paris ; aujourd'hui nous avons des Kiosques.

Il ne nous manque plus que le macadam pour n'avoir rien à envier à la capitale.

En attendant, on ne se décide pas à achever le pavage du cours d'Herbouville, ni à en refaire les trottoirs, et les pavés, méthodiquement rangés sur la promenade, attendent avec mélancolie leurs places respectives.

HECTOR PÉRIÉ.

LES PETITS CADEAUX

Les débats du Corps Législatif nous ont renseigné sur quelques largesses faites par MM. les Députés pour se procurer les bonnes grâces de leurs Electeurs ; journellement aussi nous apprenons par les journaux que MM. les Candidats, non contents de payer de leurs personnes, s'attachent par de petis cadeaux à gagner les faveurs de leurs concitoyens.

Ainsi, nous savons aujourd'hui que M. Noubel, pour faire face à certains besoins de sa circonscription, fait construire des lieux d'aisances.

M. G. Petit débite des horloges aux maîtres d'école ;

M. Paulmier offre des vélocipèdes aux facteurs ruraux ;

M. Glais-Bizoin fournit des parapluies aux dames de la halle de St-Brieuc ;

Etc., etc., etc.

Dès à présent nous engageons les honorables citoyens qui briguent un mandat à ne pas négliger ces petits moyens, et à profiter de la reconnaissance que fera naître leur générosité,

Aucun des rédacteurs de la *Mascarade* ne se mettant sur les rangs, nos avis sont désintéressés, et nous désirons que nos salutaires conseils profitent à nos représentants.

Nous ne verrions aucun inconvénient, par exemple, à ce que M. Perras envoyât à chacun de ses électeurs un paire de rideaux fabrique de Tarare. M. Raspail enverrait un *Manuel de la santé* et une prise de camphre ; M. L. Descours, quelques bennes de charbon de Givors ; M. Jules Favre fournirait chaque épouse d'électeur d'une robe de soie.

Et remarquez que de cette façon, en faisant écouler les produits de sa circonscription, on gagnerait infailliblement les bonnes grâces des industriels ; il ne faudrait pas non plus négliger les femmes et les enfants des votants, toutes les influences étant bonnes à être mises au jour.

Ce traitement des voix peut se suivre parfaitement en voyage et dans toute la France.

Ainsi pourrait-on donner :

Dans l'*Ain* : M. H. Germain, un abonnement au *Petit Moniteur* qui publie *le séquestré de Trévoux*.

M. Le Hon, une volaille de Bresse.

MM. Bodin et Thiers, un plat de queues d'écrévisses à la Nantua.

M. de Tillancourt, dans l'*Aisne*, enverrait à chaque dame ou fille d'électeur un calembourg enveloppé dans un mouchoir de batiste de St-Quentin.

Les candidats de l'*Allier* offriraient une bouteille d'eau de Vichy pour faire digérer leurs votes futurs.

Le Député des *Hautes-Alpes*, une paire de chaussons de lisières confectionnés par les détenus d'Embrun.

Ceux des *Alpes-Maritimes* seraient les bienvenus en approvisionnant les ménages d'huile d'olive, d'eau de fleurs d'oranger de Grasse.

Les citoyens qui se présentent aux suffrages des *Ardennes* tailleraient pour leurs votants un paletot en drap de Sédan.

Dans l'*Aube*, on octroirait du blanc de Troyes aux joueurs de billard, et des tartines de miel de Narbonne seraient fort appréciées par les enfants de l'*Aude*.

M. Busson-Billaut, de l'*Ariège*, réussirait avec la meilleure des professions de *Foix* ; M. Calvet-Rognat, de l'*Aveyron*, en mangeant du veau avec les électeurs de Rhodez, leur chanterait sur la guitare la complainte de Fualdès, et M. Gambetta, avec quelques quintaux de savon de Marseille, pourrait *approprier* à sa candidature dans les *Bouches-du-Rhône* un grand nombre de votes.

Naturellement, dans le *Calvados*, on corromprait nombre d'estomacs avec un plat de tripes à la mode de Caen ; dans les *Charentes*, une distribution de petits verres de vieux Cognac, et l'on peut juger de l'effet produit par M. Creuzet, l'un des sept sages de l'Arcadie, en promettant aux habitants du *Cantal* la fourniture des chaudrons et des rétamages de la Cour.

M. Mathieu de la *Corrèze* enverrait aux femmes sensibles de Tulle les *Heures de prison* de Mme Lafarge ; M. Magnin de la *Côte-d'Or* offrirait à chacun de ses électeurs un panier de vin de Bourgogne et un pot de moutarde de Dijon : M. Welles de Lavalette s'assurerait les palais des siens avec quelques truffes de Périgueux ; M. Baucel, dans la *Drôme*, au moyen du nougat de Montélimar, et M. Dumas fils, dans le *Gard*, ferait venir à Nimes des eaux pour les pompiers de M. Janvier de la Motte.

Il y a tout à attendre des maçons de la *Creuse* en leur assurant le monopole des démolitions et reconstructions de M. Haussmann, tandis que M. Latour-Dumoulin ferait cadeau à tous les citoyens du *Doubs* d'une excellente montre de Besançon pour qu'ils n'oublient pas l'heure du scrutin.

Quant à M. Granier de Cassagnac, il a déclaré s'occuper exclusivement des réparations nécessaires aux ponts du *Gers*, et M. Jérôme David, de la *Gironde*, est l'ennemi-né de la corruption électorale.

Le clan des Pereire, dans la *Gironde*, les *Pyrénées-Orientales* et le *Tarn*, distribuera des actions du Crédit-Mobilier et de l'Immobilière; M. Riondel, de l'*Isère*, des fromages de St-Marcelin; les candidats, dans la *Loire*, des rubans et des *faveurs* aux dames; ceux du *Loiret*, les mandements de Mgr Dupanloup; ceux de la *Haute-Marne*, des petits couteaux de Langres, pour les perdre; et le député de *Lot-et-Garonne*, une caisse de pruneaux pour faire aller les électeurs..... au scrutin.

Dans la *Marne*, on arroserait de Champagne; dans le *Bas-Rhin*, de bière de Strasbourg, lorsque, de son côté, M. de Guilloutet offrirait des échasses aux habitants des *Landes* pour regarder par-dessus son mur, et que les candidats de la *Nièvre* apprendront à chaque électeur en particulier la botte secrète de Nevers.

Les Députés du *Morbihan* demanderont bien des pardons..... de Ploërmel; ceux de l'*Indre* donneront de bons billets de la Châtre, ceux de l'*Orne*, des bons points..... d'Alençon; et M. Piré d'*Ille-et-Vilaine* annoncerait à St-Malo le retour de M. Dumollet.

M. Pinard offrira aux électeurs du *Nord* des toiles de Lille pour les mettre dans de beaux draps; M. Dufaure, dans le *Var*, des cartes d'entrée au bagne de Toulon avec faculté d'y rester; les candidats de la *Savoie*, le ramonage des cheminées des fusils de la garde mobile; ceux de *Tarn-et-Garonne*, la photographie de la Delpech, et ceux du *Puy-de-Dôme*, celle de M. Rouher, accompagnée de pâtes de fruits de Clermont pour adoucir ce que la vue du ministre-d'Etat aurait de pénible.

Dans la *Saône-et-Loire*, on enverrait du soufre pour la vigne; dans la *Haute-Vienne*, du fil de Limoges aux ménagères; dans la *Seine-et-Marne*, une rose de Provins à chaque jeune fille; Dans les *Vosges*, une image d'Epinal représentant le petit Caporal aux médaillés de Ste-Hélène: et M. Pouyer-Quertier habillerait de drap d'Elbeuf tous les électeurs de la *Seine-Inférieure*; quant à M. Ganesco, comme par le passé, il distribuerait aux électeurs de *Seine-et-Oise* des glorias, des mazagrans et des poignées de mains.

ADRIEN MONEY.

UN REVENANT

M'SIEU QU'EMBAUME,

Gna ben dejà quéque temps que je n'avais de z'envie de tailler une bavette avé vous, d'agraffer ma plime pour vous repasser quéques gognandises, mais je n'avais de favette que vous vodriez pas appincher mes écrivasseries. Depis que vous ne manigancez de gandoises impolitiques dans un papelard machuré par le Govarnement, vous n'êtes bigrement fierasseux.

Les autes fois je n'étais vote cher Guignol, vous me grabotiez le menillon, je vous z'appelais p'pa qu'Embaume; à present vous vous fichez de vote vieux compagnon comme d'une vieille raquette, vous n'avez cogné aux équevilles le pantin de deux yards, et quand vous n'avez pitrogné un nouveau fricot, y a pas de danger que vous n'ayez évité le pauve Guignol à viendre chiquer sa portion et licher son demi-setier. Vous ne faites vote fameux avé vote *Mascarade*, et vous avez pas s'lement pensé au pus biau masque de la bande, espèce de melachon!

Oh! ayez pas peur, allez, quand même que vous virez sans moi les cantres de la bajaflerie, que vous détrancannez tout seulet les bobines de la blague, je veux pas vous emmieller longtemps avé mon sarmon — le carême n'esse fini.

S'lement quand, à cha dimanche, je fourre mes quinquets sus vote papelard de trois sous, je me pense que je ne serais ben aussi malin que vos redarcteurs, et je bisque quand je reluque que vous laissez en plan les chenuses bistoires de Lyon. Tez, n'y a dans le questin de vos plumassiers un gone que se fiche dans la caboche qu'y bagasse de thiâtres; y vitre toujours de l'à-côté du grand-thiâtre ou des Celestins, et y n'a pas l'aime de trimballer ses fumerons à la Croix-Rousse et aux Variétés, ousque M. Genin et ses miaillons font bavasser comme de merluches les cavets des Brottiaux.

Etles castelets? Ben sûr que jamais y n'esse venu brandigoller ses guibolles au Caveau? Portant c'est ben d'espetacles z'aussi conséquents que l'*Africaine* ou la *Fée-rigole*?

Vous n'avez racontassé toutes les borniclasseries de c'te *Seraphine* d'un espèce de Vaurien Saindoux, et vous lâchez la traille quand y s'agit de *Seraphine la devideuse*, une colombe qu'esse un brin pus canante que l'aute. Ah! nom d'un rat! je sais pas çui-là que s'est embandé avé mon cousin Vuillerme pour tramer c'te pièce, mais, vrai, ce n'esse un malin. D'abord, c'est pour sûr de cadets pas catoles, ces deux mamis; y connaissent toute la rebrique, tous les z'harnais, toutes les machinantes de la fabrique. N'en v'là z'un mequié pontelé chicardement, un battant d'aplomb, une chaîne qu'écorche pas, d'ovrage finiolé, pinceté, uni comme un satin!

La Seraphine de M. D'Herblay n'esse une sale poutrône, prope à ren, une galavarde que donne de mal à tout un chacun, une bête pharamineuse, une sarpente. La Seraphine du Caveau n'esse une petite colombe, une canante devideuse que trime du matin au soir, douce comme de soupe de pape, qu'on chiquerait comme une rotie de miel, qu'esse si tellement innocente, la pauve chate, que, un brin de pus elle se laissait embarlificoter et fesait de z'impanissure à sa robe de parmière communion.

Et M. Rabaifort, ce negorciant que veut grouper Seraphine, et le p'pa et la m'man Maluni, de braves canezards, tout plein drôles, et c't espèce de bistaud de Longaune un guerdin que fait le traitre — y semble M. Laty, ce gone. — Mais gn'a naturablement mon cousin Guignol que fait le ténor comme M'sieu Delabranche, et Gnafron, comme qui dirait M'sieu Marthieu, et à la fin des fins c'est moi, non,—l'aute Guignol qu'arrape la Seraphine que se crève d'amour et d'amiquié pour lui.

Avé ça gn'a de decorements un peu chenus: la Croix-Pâquet, le service de M'sieu Rabaifort et la noce chez Antoine. Finablement, sans blague c'est z'une pièce qu'on n'a pas appinché la pareille depis longtemps.

Eh ben votre cancorne de redarcteur a pas s'lement debobiné un mot de c'te affaire. Oh! pis gn'a ben de z'autes histoires que gn'aurait moyen de reganiser dans vote boutique, mais vous vous maginez p't'être que pace que je sis qu'un matru canezard, qu'une margoulette de tyeul, j'ai pas de cœur dans l'estôme et que je sis pas capable de bougrasser daus le patrigot de l'impolitique?

Je n'ai la comprenette assez trafusée, mon interrigence n'a sa medée assez nette pour que je vitre un brin clair dans le gaillot des affaires pibliques, et comme j'ai pas de rancune, mon pauve p'pa qu'Embaume, quand vous n'aurez de besoin d'une poigne de rencontre, d'une bourrique de renfort, pensez à votre vieux t'ami que donnerait pour vous la moitié de son sarsifis.

GUIGNOL.

P. S. — De ce moment je buche, comme un savoyard, sus une sale pièce de Pékin à quatorze sous l'aune, si, dans vos connaissances, vous n'entendez dire que gn'a quéque sous-conscriptation que n'oye pas de députés, fesez-moi signe; c'te place me botterait z'assez.

SARABANDE

M. Rouher, répondant l'autre jour à M. Thiers qui venait de *pétitionner sur la Constitution*, l'a appelé *procureur*.

Le fait est que M. Thiers venait de *procurer* à M. Rouher (qui n'est lui, soit dit entre parenthèses qu'un procurateur) une superbe occasion d'évoquer le spectre rouge.

—

M. Rouher n'a pas la responsabilité, mais on ne saurait nier qu'il a beaucoup de *responsabilité*.

—

On sait que les discours de notre ministre d'Etat abondent en arguments imprévus. Serait-ce par hasard sa fameuse calotte de velours qui les lui souffle?

Dame! qui dit *calotte* dit *soufflet*.

—

Depuis que le nabab du Bengale est à Paris, les cocottes font des rêves dorés.

Ces dames ne connaissant le Bengale que par ses *feux*, sont convaincues que ledit nabab doit avoir encore plus de *braise* que tous les autres.

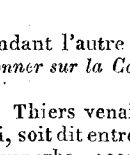
—

J'ai toujours été fort surpris de voir les puissances choisir toujours de préférence, pour entrer en campagne, la saison du printemps; il serait infiniment plus rationnel, ce me semble, de faire la guerre en automne, durant le mois de septembre surtout.

Septembre n'a-t-il pas pour signe les *balances*? Et la guerre, n'est-elle pas un *fléau*?

CLODOCHE.

LES RÉUNIONS PUBLIQUES



Les élèves de l'institution Petdeloup réclamaient depuis longtemps une récréation supplémentaire; comme chaque fois que cette faveur leur avait été précédemment accordée, ils en avaient abusé pour jeter le trouble et le désordre dans l'établissement, le proviseur hésitait à accéder à leur demande; mais un jour les surveillants eux-mêmes ayant affirmé à leur supérieur que s'il ne faisait pas droit à la requête de ces mutins, le repos et l'existence même de l'Institution qu'il dirigeait pourraient un beau matin se trouver compromis, le proviseur finit accorder ce qu'on lui demandait. Les portes de l'étude furent ouvertes à deux battants; à peine cinq ou six des plus mauvais élèves, francs mauvais sujets, qui passaient régulièrement les jours de sortie et de congé au sequestre, se virent-ils ainsi en rupture de bancs, qu'ils commencèrent à se livrer aux plus bruyants ébats, poussant des cris assourdissants, invectivant et menaçant ceux de leurs camarades qui refusaient, à bon droit, de partager avec eux leur gouter ou l'argent que leurs parents leur avaient donné pour leurs menus plaisirs, criant: « A bas les pions, » et finalement ne parlant rien moins que de faire un mauvais parti au proviseur. Celui-ci tout d'abord se tint coi et les laissa faire, enchanté qu'il était dans son for intérieur de voir que ce surcroit de liberté qu'il n'avait octroyé, en somme qu'à contre-cœur, provoquait un scandale qui indignait et révoltait tous les bons écoliers; mais bientôt, cédant à la sollicitation de quelques-uns de ces derniers, il fit flanquer en retenue les principaux meneurs. Les Français de tout âge se sont fait remarquer de tout temps par une extrême mobilité de caractère: à peine la masse des élèves qui s'était montrée jusque-là hostile aux tapageurs, vit-elle qu'on les claquemurait, qu'elle leur devint aussitôt sympathique; c'était justement là ce que désirait et attendait le proviseur qui s'empressa aussitôt, sous le prétexte que la tranquillité générale de l'Institution se trouvait gravement compromise, de réduire encore une fois à la plus simple expression la somme de liberté départie à ses subordonnés.

Point n'est besoin, je suppose, lecteurs, de vous dire que c'est aux *réunions publiques* qu'il est fait allusion dans cet apologue transparent.

A peine certaine liberté légitime, si justement revendiquée depuis près de vingt ans, et dont l'application sérieuse produirait de magnifiques résultats, vient-elle de nous être rendue, que des forcenés, sortis on ne sait d'où, faisant le jeu du Pouvoir, semblent avoir pris à tache de nous la faire au plus vite enlever de nouveau.

Je ne ferai pas aux assemblées populaires tenues à Belleville, au *Vieux-Chêne* et ailleurs, l'honneur de les prendre au sérieux; rien n'est moins sérieux, en effet, que les éléments dont elles se composent. Au début, un certain nombre d'ouvriers honnêtes et d'artisans laborieux avides de s'éclairer et de s'instruire allèrent se fourvoyer dans ces pandemonium où ils espéraient récolter la manne bienfaisante de l'Instruction; ayant vu promptement de quoi il retournait, ils sortirent écœurés et découragés, et depuis, oncques n'y ont remis les pieds.

Aujourd'hui, le public de ces capharnaüms est exclusivement composé d'individus appartenant à ce que l'on nommait jadis la *lie du peuple*, et ce que j'appelle, moi, — empruntant ma métaphore au jeu de piquet: — *la tierce au neuf*, de la population; — tout ce qu'il y a de plus bas et de plus mauvais.

Voilà pour les auditeurs; quant aux orateurs attitrés de ces succursales de Charenton et de Bicêtre, ce sont moins des scélérats que des insensés; ce ne sont pas des gardes de Paris qu'il faut placer auprès de ces forcénés, ce sont des gardes-fous; ces gens-là sont fous en effet, et je songerais moins a les blâmer qu'à les plaindre si leurs folies ne compromettaient qu'eux-mêmes; malheureusement elles mettent en péril, non pas comme on cherche à nous le faire croire, la société tout entière, mais les quelques libertés qu'à grand'peine nous sommes parvenus à reconquérir.

La plupart des matières extra-socialistes posées par ces énergumènes sont si monstrueusement bêtes, si prodigieusement absurdes qu'il n'y a pas lieu, en vérité, de s'en inquiéter; lorsque je les entends, par exemple, réclamer l'abolition de la Famille, je me dis que toutes ces sentinelles perdues du communisme sont sans doute des enfants trouvés, et je ne m'en préoccupe pas davantage; — mais ce qui m'exaspère et m'horripile, c'est de voir les Budaille, les Ducasse, les Peyrouton et *tutti quanti*, au nom de l'Hébertisme, du Maratisme, du Septembrisme, que sais-je? mettre tous les vrais démocrates, tous les francs libéraux en suspicion, et jeter ainsi, à la veille du scrutin, la mésintelligence et le désarroi dans le camp de l'Opposition.

Grâce à votre stupide antagonisme, à votre inepte méfiance, qui transforment les réunions publiques en publiques désunions, voici, ô épileptiques de la démagogie, ce qui arriverait: vos indécentes apologies du régicide et de la spoliation pousseront les électeurs indécis dans les bras de la force et de l'arbitraire, tout comme les insolites manifestations culinaires des libres-pansards, poussent peu à peu les tièdes et les indifférents dans le giron de l'ultramontanisme.

Votre propagande excessive et multiple en faveur de vos différents et innombrables objectifs politiques, multipliant à l'infini le nombre des canditatures opposantes, jettera la confusion parmi les votants indépendants, et les candidats officiels, profitant de ce manque d'entente et d'accord, passeront au scrutin comme une lettre à la poste.

Et puis qui sait si un beau matin, le Gouvernement pour lequel vous aurez été un puissant auxiliaire durant les élections, ne nous infligera pas, ces élections étant terminées à son avantage, ne nous infligera pas, dis-je, un ministère Persigny qui s'empressera de nous rendre illusoire et impossible l'exercice d'un droit que vos excès auront de nouveau compromis et tué.

Et voilà pourquoi o Démosthènes de carrefour, je vous signale à la vindicte et au mépris de tous les gens qui, comme moi, désirent voir, enfin triompher une cause que vous prétendez servir, mais que vous ne faites qu'asservir en la dégradant, — la cause de la liberté.

HUGUES DABRINS

La Société des *Conférences publiques et gratuites de la Croix-Rousse* tiendra sa quatrième réunion, dimanche 10 avril, à sept heures du soir, dans la salle Valentino, place de la Croix-Rousse, 8.

Orateur, M. Bancel qui traitera du *Génie de Molière*.

THÉATRES

Grand-Theâtre. — Je n'ai pas à revenir sur l'appréciation que j'ai faite de *Faust* transformé; la seconde et la troisième représentation de l'ouvrage ayant confirmé l'insuccès de ce grand-opéra. Admettons, si l'on veut, que M. Marthieu ait chanté un peu moins faux,—mais si peu,—que Mme de Taisy soit plus sûre de ses moyens, il n'en reste pas moins une exécution assez médiocre.

La grande majorité du public l'a compris ainsi du reste, car la seconde représentation avait attiré une foule moins nombreuse, et à la troisième, lundi dernier, tout le monde était largement à l'aise, beaucoup de places étaient vides, et la salle s'est montrée très-réservée, très froide à l'égard des interprètes, malgré les invitations de la claque qui, seule, a fait son devoir.

Dès-lors, à quoi bon les réclames à outrance répandues par M. D'Herblay dans les grands journaux? à quoi bon ces notes émanant de la même source, mais de rédactions différentes, insérées dans les chroniques locales entre une femme qui s'est jetée à l'eau et un cheval emporté?

Il faut le reconnaître, ces produits de la prose directoriale sont on ne peut mieux conçus, et très remarquables comme forme et style; on n'avait jamais rien fait d'aussi beau avant M. D'Herblay; il est fâcheux seulement que le fonds manque d'exactitude. Est-ce la plume de l'administrateur de nos théâtres ou celle de son secrétaire-général qui confectionne les boniments, je l'ignore, mais j'en félicite sincèrement l'auteur.

Quand un ouvrage réussit complètement, la tâche est aisée, l'éloge est si facile; mais lorsque le succès se dessine de l'autre côté, — comme pour *Faust*, — admirez les réticences, les faux-fuyants habiles enfantés par l'imagination du rédacteur: une minorité bruyante,... quelques spectateurs mal disposés influençant les chanteurs,... dans tous les cas, d'énergiques remerciments à la Direction, pour sa splendide mise en scène,... un décor épatant, un ballet mirobolant,... un succès qui dépassera les limites de l'année théâtrale, etc,... etc..

Si j'insiste sur ce sujet, c'est que, malgré qu'on y sente la réclame, ces notes trouvent toujours des naïfs pour les prendre au sérieux; le public est si bon enfant, si crédule, qu'on ne saurait trop le mettre en garde contre ces trop aimables comptes-rendus.

Et c'est la seule raison qui me rend souvent aussi sévère envers la Direction de nos théâtres.

Pour le cas dont nous nous occupons, la meilleure preuve que M. D'Herblay lui-même est peu convaincu du succès de *Faust*, c'est que, au lieu de poursuivre ce succès, il a fait chanter l'*Africaine* jeudi, et on va revenir aux *Huguenots*; donc... la conclusion vient toute seule.

Depuis tantôt trois mois, l'affiche annonce tous les jours que *Cendrillon* (la Cenerentola) est à l'étude. Si cet opéra n'est pas su, ce ne sera pas faute d'avoir été étudié. Mais si la saison théâtrale doit être close à la fin de ce mois, ce n'est guère la peine de monter une œuvre nouvelle. L'insuccès de *Cendrillon* serait un four de plus à ajouter à l'avoir de l'opéra-comique, et dans le cas éventuel d'une réussite, les quelques soirées destinées à la consacrer nous feront-elles garder un bien meilleur souvenir de ses principaux interprètes, que nous n'aurons plus le bonheur de revoir l'an prochain?

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés,

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

La Grande Maison de Blanc

AU BAT-D'ARGENT

9, rue Impériale, 9

Vient de compléter ses immenses assortiments de

Toile, Blanc, Lingerie, Bonneterie et Chemises.

Profitant toujours des moments les plus favorables et opérant spécialement et avec d'énormes capitaux sur les articles

TOILES, BLANC ET LINGERIE

cette Maison attire à elle toutes les bonnes affaires ; elle s'assure ainsi le double privilége d'obtenir des différences considérables sur les prix, et de vendre meilleur marché que qui que ce soit, tout en garantissant la parfaite qualité des marchandises.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à visiter ces Assortiments uniques et à profiter de sérieux avantages que cette Maison ne cesse d'*offrir*.

Aperçu de quelques prix de la mise en vente du Comptoir spécial de Lingerie et Dentelles :

250	Jupons percale volants plissés, à. . .	3 90
200	» » volants tuyautés, à. . .	5 75
100	douzaines Camisoles madapolam fort. .	1 95
80	» Pantalons madapolam avec petits plis	2 25
50	douzaines Pantalons percale avec neuf petits plis.	3 75
Parures brodées au prix incroyable de. . .		» 95
100	douz. Taies d'oreiller madapolam fort. .	1 15
75	» » » toile, à boutons.	1 90
200	douz. Chemises à coulisse, pour Dames, en toile, piquées et cousues à la main.	4 75

AU BAT-D'ARGENT

GRANDE MAISON DE BLANC

9, rue Impériale, 9

LYON

TRAPPISTINE

LIQUEUR DE TABLE

apéritive et digestive

préparée au

Couvent de la Grâce-Dieu

près de Besançon (Doubs)

PAR LES

RR. PP. Trappistes eux-mêmes

L'exquise finesse de son arôme et ses qualités hygiéniques, éminemment salutaires, en font aujourd'hui notre première Liqueur française.

En Vente dans les principales Maisons.
En consommation dans les grands Cafés

DÉPOT GÉNÉRAL

CARLOZ VUILLEMIN

15, rue Lanterne, Lyon

VOULEZ-VOUS un Portrait joignant à une **Ressemblance garantie** tous les **perfectionnements artistiques** dont la photographie est susceptible ? Allez chez

TERRISSE PÈRE & FILS

1, *Place des Cordeliers*, 1

LYON

SIROP et PATE PECTORALE D'ESCARGOTS

31 ans DE Succès

préparé AU Sucre – Candi

De tous les pectoraux que l'on vante contre la toux, l'asthme, les catarrhes chroniques et les affections de poitrine, aucun ne réunit autant de qualités essentielles, aucun n'atteint mieux son but : guérir souvent, soulager toujours, tel est le résultat infaillible de l'emploi du **Sirop** et de la **Pâte d'Escargots**. — Prix : 2 fr. le Sirop; 1 fr. 50 la Pâte.

Chez MALIGNON, *rue Mercière*, 33, *LYON*. (16-0)

Il est essentiel de ne pas confondre le *Sirop Malignon* avec les préparations du même genre.

BEAUTÉ

des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi de la **CRÈME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons

SIROP PECTORAL

d'Auguste DUBREUIL, ancien pharmacien à Lyon

Dix années d'expérience et de succès ont placé ce sirop parmi les meilleurs pectoraux connus. D'un goût très agréable, il guérit les inflammations, les irritations de la poitrine et de l'estomac, toux rhumes, catarrhes, maux de gorge, etc., etc.

Dépôt général : DUBREUIL, pharmacien, rue de Chartres, 38 (Guillotière). — Couturier frères, pharmaciens-droguistes, rue Mercière, 90, et dans toutes les pharmacies.

Exiger la signature. (22-12)

Place des Célestins, 1

GRAND CAFÉ-RESTAURANT ISCH

L. TIGNAT successeur

DÉJEUNERS

Un carafon vin — pain — un plat — dessert. . . . . 1 fr.

DINERS, *de 6 à 8 heures du soir*

Potage — quatre plats — dessert (vin compris). . . . . 4 fr.

Sert à la Carte

SALONS PARTICULIERS (20-0)

AVIS AUX LYONNAIS

qui vont à Paris

THIERRY, photographe *Rue de la Chaussée-d'Antin*

Se charge de faire leur Binette (13-2)

ELIXIRS PUY

N° 1 et N° 2

Préparés par DESCHENAUX, pharmac. r. Ferrandière, 42

Laboratoire et Maison générale

Aux Charpennes (Lyon), rue Neuve, 41

GROS ET DÉTAIL

Joseph PUY, directeur

Expéditions par correspondance pour la France et l'étranger

L'Elixir N° 1 guérit radicalement toutes les maladies de poitrine, d'estomac, aigreurs, crises gastriques, vomissements, crachements de sang, perte d'appétit, oppression et maladies intestinales, guérit aussi les enfants par l'expulsion des vers.

L'Elixir N° 2 est un dépuratif puissant pour purifier le sang de toute âcreté et humeur, tels que rhumatismes de toute nature, dartres vives et de la peau, maladies secrètes, anciennes et contagieuse, sans laisser aucun reste du virus.

Prix du flacon : 3 fr. 50

On peut s'en procurer chez tous les pharmaciens et herboristes et dans toute la France (17-41)

JOURNAUX

LE FIGARO

Paris, rue Coq-Héron, 5, et *rue Rossini*, 3.

Trois mois, 16 f. — le N°, 20 c.

LE DAUPHINÉ Revue littéraire et artistique, Courrier des Eaux thermales de la région. Paraissant à *Grenoble*, le dimanche et le jeudi du 15 août au 15 juin, et le jeudi du 15 juin au 15 août.

L'ÉCHO de la BOURSE Politique, Finance, Industrie, Commerce, Marine. — Paraissant le dimanche et le jeudi.

Un an, 24 fr. — six mois, 12 f. — le N° 30 c.

CHÉRUBIN Illustration des enfants, journal d'images. — Contes moraux, Historiettes, Sciences, Musique, Dessins, Modes, Jeux. — paraissant le 1 et le 15 de chaque mois.

Un an, 10 fr. le numéro, 50 c.

Paris, rue du Croissant, 15.

LA NAVETTE *Journal de Tarare* paraissant le dimanche.

Un an, 8 f. pour le département du Rhône.

LE GAULOIS

Paris, rue de la Grange-Batelière, 18

Trois mois 16 fr. — le N° 20 c.

PARIS *Ancienne Gazette des Etrangers*

Trois mois, 13 fr. 50.

LE COURRIER DE LA MODE paraissant tous les samedi. Paris, 9, rue Villedo-Richelieu.

Abonnement : 26 francs par an.

A TOUS LES VENTS

L'HIRONDELLE Journal artistique et littéraire, paraissant toutes les semaines. Prix de l'abonnement 12 fr. par an.

Nimes, chemin d'Uzès, 25.

LE VÉLOCIPÈDE *journal humoristique* paraissaut le 1 et le 15 de chaque mois Gazette des Sportsmen et des Velocemen. — Un an 5 fr., 6 mois 3 fr, le numéro 15 cent.

Grenoble, rue du Quai, 8.

LYON

36, rue et place Impériale, 38

AUX DEUX PASSAGES

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE

HENRY PERROT

Successeur de MADIOT et PERROT

GRANDE BAISSE DE PRIX

Sur toutes les marchandises de l'ancienne société

Arrivages considérables et journaliers

D'ASSORTIMENTS NOUVEAUX

Mis en Vente à un

Bon Marché extraordinaire

Tous les articles sont marqués en chiffres connus pour être vendus à **véritable prix fixe** et avec la plus scrupuleuse loyauté.

Aux Deux-Passages

36, *rue et place Impériale*, 38

A côté du passage de l'Argue

LYON

LE

GUIDE-INDICATEUR

ADMINISTRATIF ET COMMERCIAL

De la ville de Lyon

EST EN VENTE A L'IMPRIMERIE

5, Cours Lafayette, 5

ET AUX FACTEURS-RÉUNIS

Passage des Terreaux

L'EPARGNE

Le plus complet des Journaux Financiers paraissant à Paris tous les samedis

Succursale à LYON, 92, rue de l'Impératrice,

ABONNEMENT D'UN AN RENDU A DOMICILE, **2 fr. 40 c.** — 2e Année, nombre des Abonnés : 20,700.

Libre de tout engagement qui eut pu nuire à son indépendance, n'ayant d'autre intérêt que celui de sa clientèle, l'Epargne a pris rang parmi les organes les plus autorisés. — La sûreté de ses renseignements en a fait le Guide indispensable des Actionnaires et des Obligataires.

Publiée sous la direction exclusive de M. de FONTBOUILLANT, chevalier de la Légion-d'Honneur, l'Epargne condense dans chacun de ses numéros toutes les nouvelles qui sont de nature à intéresser ses lecteurs : Situations des Chemins de fer et des Grandes Compagnies industrielles et financières ; Comptes-Rendus des Assemblées générales, Dividendes, Appels de fonds, *Tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères*, Cours des Valeurs cotées et non cotées, etc.

AVANCES DE 60 P. 0/0

SUR TOUS LES TITRES FRANÇAIS ET ETRANGERS,

à 3 pour 100 l'an, et le 1/2 pour 100 de commission.

PAIEMENT DE TOUS COUPONS ÉCHUS.

Placements en rentes françaises à 12 p. % l'an.

S'adresser à la BANQUE DES ACTIONNAIRES, 15, *Rue IMPÉRIALE, à Lyon*